

## L'excentrique Beaulieu

Isabelle Miron

Volume 44, numéro 4 (258), novembre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33024ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Miron, I. (2002). Compte rendu de [L'excentrique Beaulieu]. *Liberté*, 44(4), 196–201.

# L'excentrique Beaulieu

Isabelle Miron

Michel Beaulieu, *Trivialités*, Montréal, Noroît, 2001, 130 p.

*Un poème court toujours le risque de  
n'avoir pas de sens, et il ne serait rien  
sans ce risque.*

Jacques Derrida

Dans le contexte du projet poétique de Michel Beaulieu, l'édition si tardive de son recueil *Trivialités* n'aurait certes pas été sans lui déplaire. Pour celui qui sans relâche amassait poème par-dessus poème, préparant ainsi lucidement son « bûcher » dans l'« unique obsession » de l'écriture poétique, cette nouvelle parution, dix-sept ans après sa mort prématurée en 1985, permet de lui redonner vie, tel le phénix renaissant de ses cendres. Beaulieu nous revient donc avec une œuvre qui, tout en gardant ce ton familier typique des recueils antérieurs, marque un changement dans sa poétique. Avec *Trivialités*, Beaulieu met en scène un énonciateur s'adressant non plus à lui-même – comme il

l'avait fait de façon si convaincante dans *Kaléidoscope* (Noroît, 1984) – mais bien au poème. Glissement significatif : alors qu'avec ce recueil – le dernier publié de son vivant – le poète avait fait de l'autotutoiement sa marque distinctive, c'est le poème ici qui est personnifié sous l'appellation du « tu » : « avant de refermer sur moi / la bulle où tu me confines poème / en me lâchant ces Trivialités ».

Au lieu de se parler à lui-même, Beaulieu s'adresse au poème, s'enferme en privilégiant son contact au détriment de la présence d'autrui. En fait, l'exigence du poème est telle qu'elle le rend indifférent à tout sauf à l'écriture qui seule semble le faire vivre. Mais cette conversation que les poèmes, bribe par bribe, nous livrent renvoie à un cercle vicieux qui consciemment l'« enlise ». Car la structure des poèmes, loin d'aboutir à la constitution d'entités séparées et autonomes, fait plutôt état d'une errance incessante de la pensée qui s'étend de poème en poème :

mais passons pour le moment  
sinon nous risquons de perdre le fil  
conducteur autour duquel je m'enroule  
écheveau par écheveau sa vibrance  
ainsi qu'au bout d'un doigt laissé glisser  
sur le pourtour légèrement mouillé  
d'un ballon de rouge et je racontais.

Et dans le poème suivant : « n'est-ce pas que ce secteur où j'avais / pourtant vécu neuf ans et des poussières / je ne le reconnaissais plus très bien ».

Autre particularité du recueil, Beaulieu parle de celui qu'il était lorsqu'il écrivait *Kaléidoscope*, et qui ici n'écrit des poèmes qu'à partir de l'anti-poème :

où je passais bien deux heures l'été  
dernier chaque après-midi à piocher  
quelques poèmes dont le plus souvent  
l'expression ne me satisfaisait pas.

Ces dialogues avec le poème qui vont ainsi d'une idée à l'autre et d'un poème à l'autre sans finalement rien approfondir relèvent du monologue intérieur. Et cela ébranle du même coup les assises traditionnelles de la poésie : s'agit-il d'un journal intime ? Effectivement, Beaulieu ressasse ici ses menus souvenirs, nous livre ses menues pensées, mais il le fait dans le cadre d'un projet poétique précis, celui qui consiste à repousser, transgresser – sans provoquer ouvertement – les frontières de la poésie, c'est-à-dire à inclure dans l'écriture du poème tout ce qui d'habitude n'en fait pas partie. À la limite, on pourrait même faire un parallèle entre la conduite compulsive de l'énonciateur, qui inlassablement « cour[t] au dépanneur / enregistrer [s]es numéros chanceux », et la façon d'être de Beaulieu qui, sous l'emprise du poème, écrit frénétiquement sa séquence de mots, dénudant ainsi la poésie de tout sérieux traditionnel :

arrête poème je t'interdis  
tu ne vas pas remonter au déluge  
le réservoir est heureusement vide  
et je ne vois pas de papier-mouchoir  
sur la table ça cassera ton rythme  
forcené depuis ce vingt-huit octobre  
où tu m'as livré la première strophe.

Le dernier vers de *Kaléidoscope* nous avait pourtant bien prévenu : « et tu dis qu'il s'agit là d'un jeu »... Mais alors que le poème *signifiant* illustre là un énonciateur caractérisé par le vide de sens, malgré tout en rapports fréquents avec l'autre, le poème dans *Trivialités* offre au poète un miroir dans lequel il *s'abîme*. Beaulieu pousse donc plus loin l'expression du vide de sens caractéristique de la subjectivité moderne<sup>1</sup> en faisant du poème le lieu d'une litanie mémorielle par laquelle tout sens profond, sinon celui de transmettre la désertion du sens, disparaît. Le poème *signifie*, tel l'exact miroir de la subjectivité, l'absence de sens de son propre système signifiant :

tu te sens la plupart du temps mort  
à ce qu'on appelle l'amour poème  
et que du simple fait de le savoir  
tu perdes tout désir de te transcrire  
sur cette page exsangue où je t'attends.

Ainsi, dans l'attente non comblée du poème s'inscrit *Trivialités*. Et si le sens est donné d'emblée dans chacun des poèmes, c'est donc un sens *abîmé*, un sens vidé de sa substance qui nous est accessible. Redisons-le autrement : les poèmes de *Trivialités*, au lieu de donner du sens et de nous « aider à vivre » comme le propose quelquefois la poésie, exacerbent l'in-signifiante de la vie quotidienne moderne en nous faisant cruellement ressentir, par de multiples digressions, par une volontaire superficialité, la désertion du sens.

---

<sup>1</sup> Charles Taylor ainsi que Gilles Lipovetsky, pour ne nommer que ceux-ci, ont chacun à leur manière soulevé cette problématique de la société instrumentale moderne : celle-ci, ayant éliminé ses rapports symbiotiques avec la nature, tend à vider l'existence humaine de son sens.

Mais Beaulieu ne va-t-il pas trop loin dans ce qui constitue l'un des projets poétiques les plus risqués, les plus *insensés* ? Exhiber l'absence de sens par un énonciateur fermant la porte à tous sauf au poème, n'est-ce pas là une entreprise poétique vouée à l'échec ? Car à la lecture de *Trivialités*, le lecteur pourrait se poser la question : où donc puis-je me situer ? M'est-il seulement possible d'entrer à l'intérieur de cette poésie-journal intime ou suis-je exclu de cet univers ? Le risque est effectivement grand de refermer le livre sans entrer par la porte du poème, aussi anodin semble-t-il à première vue. Car ces poèmes n'expriment qu'eux-mêmes, ne renvoient à rien sauf à l'absence de grandeur de la pensée de tout un chacun – l'esprit moderne, tout comme la nature, a horreur du vide –, pensée qui va dans tous les sens, pensée faite de mots qui disent, par leur foisonnement même, encore le rien, un rien effrayant *qui nous reconnaît*, nous, lecteurs. Et c'est justement là, le pari de lecture de Beaulieu : intégrer l'apparente superficialité de la subjectivité dans la substance même du poème de façon à déstabiliser le lecteur, placer celui-ci en position instable sur le *seuil* de la porte, là où la profondeur du sens et de l'être, à portée de la main, est encore inaccessible. Faire l'expérience, en tant que lecteur, de l'inconfortable ambiguïté de l'entre-deux, de cet espace liminaire où l'appelle tout autant le poème, le confrontant dans son insignifiance habituelle, que le confort de l'indifférence du livre fermé.

Ainsi pourrait-on comprendre le dessein de Beaulieu : une volonté de repousser les frontières habituelles de la poésie par l'entremise d'un sens élagué, rejeté hors du poème. Dès lors interchangeables, sens et non-sens ébranleront

les assises – les œillères ? – du lecteur qui de la sorte pourra déchiffrer, dans ces ex-centriques *Trivialités*, sa propre vérité. Expérience de lecture à laquelle je convie tous ceux qui n'ont pas peur de prendre des risques.